

CARACTÈRES

Eloge de la lettre

► Que de mots, que de mots! Que de phrases et d'emphases! C'est la rentrée littéraire et les livres se multiplient, on glose, on polémique, on discourt. L'écrit, la parole sont des torrents d'automne, grossis par tous les livres accumulés après un été sans nouveautés.

Dans ce déferlement – qui a son charme, bien sûr – la lettre, unité de base de toute cette affaire, est un peu oubliée.

Le plus souvent partie d'un tout, le mot; lui-même partie d'un autre tout, la phrase; qui elle-même compose le livre, la lettre travaille dur, en soute, anonyme. Et pourtant, elle a sa beauté intrinsèque. Les synesthètes la parent de couleurs – «A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles...» –; les créateurs de formes de caractères singuliers – d'Arial à Verdana.

Et puis, il y a des mots, des noms composés d'une seule lettre. Ainsi Christian Garcin, au détour d'un roman, faisait remarquer la beauté de la province de Ü, région du Tibet à la lettre unique. Il proposait d'ailleurs de considérer la force poétique de la lettre seule. L'OuLiPo a proposé lui aussi, un poème tout entier contenu dans une lettre unique: «T.»

Certaines lettres portent en elles-mêmes leur sens, qu'elles charrient parfois en double à la manière des idéogrammes et du formidable X. X ne barre-t-il pas tout nom de sa croix, aussi sûrement qu'il indique l'anonymat?

C'est peut-être dans cette catégorie transversale qu'on peut placer le Q que Lu Xun convoque dans *La Véritable Histoire d'Ah Q*, où il utilise la lettre occidentale au milieu de caractères chinois, pour bien marquer la singularité – et l'universalité? – de son personnage emblématique.

Dans *W ou le souvenir d'enfance*, Perec use de la lettre comme d'un sigle effrayant. Pourquoi W, comme nom d'île? Parce qu'en elle, peut-être, l'enfance à Villard-de-Lans se dédouble; parce que Gaspard Winckler est le héros double de cette histoire à deux temps? L'énigme demeure, mais la force de la lettre est ici saisissante.

D'autres romanciers s'y sont risqués: F. de Luis Sebara, G de John Berger, H de Philippe Sollers, S de John Updike, V de Thomas Pynchon, Z de Vassili Vassilikos. Presque toujours la lettre renvoie à un faisceau d'indices et de représentations, et se pare de la puissance du symbole. A moins que la lettre n'indique une ellipse, un oubli, une omission, comme dans la bien nommée *Marquise d'O*, de Kleist, qui, porteuse d'un nom mystérieux, ignore qui est l'inconnu qui l'a mise enceinte, tandis qu'*Histoire d'O* de Pauline Réage, sans point cette fois, renvoie peut-être au même jeu idéographique (et coquin) que le X, cité plus haut.

Il faudrait des pages et des pages pour épuiser la lettre et l'observer dans tous ses états. Je l'ai cherchée dans cette rentrée. En voici une, la seule lettre isolée qu'ait recensée *Livre Hebdo* dans un titre de roman: *La Jumelle H*. Ce titre à la consonne solitaire et polysémique (au moins double, étant donné le substantif qui l'accompagne) est celui d'un ouvrage qui paraît chez Verdier sous la plume de Giorgio Falco, écrivain italien traduit pour la première fois en français. A lire, pour éprouver peut-être, dans le flux des mots et des phrases, la densité d'une lettre. ■

PAR ÉLÉONORE SULSER
@eleonoresulser



DOMENICO STARNONE, DANS

PAR LISBETH KOUTCHOUOFF ARMAN
ET JEAN-BERNARD VUILLÈME
@LKoutchoumoff

Reconnu en Italie pour ses jeux de miroir entre fiction et réalité, le romancier déploie dans «Les Liens» la mécanique cruelle qu'engendre le malheur matrimonial. Depuis 2005, et malgré ses démentis, il est soupçonné d'être la plume qui se cache derrière le pseudonyme d'Elena Ferrante

► Nombre de romans explorent la vie conjugale, mettent en relief ses beautés, ses adversités ou ses complexités. Avec *Les Liens*, son troisième roman traduit en français, Domenico Starnone foule certes ces sentiers battus mais il y marche d'un pas singulier. Comme Aldo, l'un de ses personnages, Domenico Starnone a été enseignant, journaliste et scénariste. A son actif de romancier figure une quinzaine de titres où l'ironie, l'absurde, le comique parfois, reviennent comme des traits de caractère forts. Tout comme une réflexion, en pointillé mais continue, sur sa propre génération, celle qui s'est mobilisée à l'extrême gauche, jusqu'à la violence armée.

Né à Naples en 1943, il vit à Rome et ces deux villes sont les décors récurrents de ses livres. C'est la Naples de son enfance qu'il fait revivre dans *Via Gemito*, Prix Strega 2001, le Goncourt italien, tendu autour d'une figure de père qui se sait peintre mais qui doit travailler comme cheminot pour subvenir aux besoins d'une famille nombreuse. Envahi par la frustration et la rancœur, l'artiste empêché fait payer ses rêves impossibles à sa femme et à ses enfants.

En dépit de ses démentis renouvelés, Domenico Starnone ne cesse aussi, depuis quinze ans, d'être associé au plus grand mystère littéraire des années 2000: celui de l'identité de l'auteur qui se cache derrière le pseudonyme d'Elena Ferrante, plume de la saga napolitaine aux millions d'exemplaires vendus *L'Amie prodigieuse*. Nous y reviendrons.

Avec *Les Liens*, Domenico Starnone signe ici de son nom un petit précis d'enfer conjugal aussi cruel que savoureux. Le roman a d'ailleurs été retenu dans la liste du *New York Times* des 100 meilleurs romans de l'année 2017. Comment quitter sa femme pour une autre, bien plus jeune et beaucoup plus aimable, et revenir quatre ans plus tard au bercail souffrir le reste de son âge. Un tel sous-titre résumerait sans exagération ce roman exprimant avec finesse les affres des mariages qui se prolongent plus que de raison.

UNE FAILLE DEVENUE GOUFFRE

Le roman commence par une série de lettres rédigées par une femme amère et désespérée qui se considère comme abandonnée avec ses deux enfants, une fille de 9 ans et un garçon de 13 ans. La deuxième partie du livre, la plus longue, trouve son narrateur dans ce mariage, au moment où il remplit le coffre de la voiture pour partir en vacances au bord de la mer. Il y a longtemps qu'il a regagné le gîte conjugal et quitté Naples pour vivre à Rome: Aldo a 72 ans et Vanda quatre de plus. Son escapade amoureuse avec une femme bien plus jeune que lui n'est plus qu'un souvenir.

Depuis son lointain retour, à l'exception de brèves aventures dissimulées avec prudence, Aldo ne cesse d'arrondir les angles avec son épouse. Sa «trahison» a pourtant creusé une faille devenue gouffre au sein du couple, même s'il est pudiquement recouvert et comblé de faux-semblants. A cette extrémité du récit, les enfants, Sandro et Anna, sont deux adultes quinquagénaires.

Domenico Starnone fait entrer le lecteur dans l'intimité d'une famille napolitaine avec une belle maîtrise du temps du récit, le passé enfoui tournoyant sans cesse autour du présent, aussi bien pour les



Son escapade amoureuse avec une femme bien plus jeune que lui n'est plus qu'un souvenir

époux que pour leurs enfants. Des enfants brouillés au point que le père est obligé de planifier leurs visites de telle sorte qu'ils ne se croisent jamais pour nourrir le chat en l'absence de leurs parents.

Aussi dur fut le lointain retour au bercail, aussi rude s'avère le retour de ces vacances balnéaires. Le couple trouve son appartement ravagé, mobilier et objets sens dessus dessous, «comme charriés par une crue furieuse». Imaginant des voleurs livrés à ce saccage par déception, ils vont bien sûr se plaindre à la police. Vanda et Aldo sont aussi très affectés et troublés par la disparition de leur chat. La troisième et dernière partie du roman change encore de narrateur. C'est leur fille Anna qui parle. Le roman s'achève sur un coup de théâtre dont, bien entendu, nous ne dirons rien.

LE «MYSTÈRE ELENA FERRANTE»

A la parution des *Liens* en Italie, en 2014, comme avec chacun de ses nouveaux livres, le «mystère Elena Ferrante» a refait surface. Simonetta Fiori, de *La*

FUTUR ANTÉRIEUR

QUE SIGNIFIE «ÊTRE MÈRE» AUJOURD'HUI

PAR GAUTHIER AMBRUS

Ouvrir la PMA aux couples de femmes pose inévitablement la question du lien de filiation. En 1980, dans «L'Usage de la parole», Nathalie Sarraute suggérait toute la complexité de ce lien

► La décision prise par le gouvernement français d'ouvrir la procréation médicalement assistée (PMA) aux couples de femmes provoque par ricochet un intéressant débat sur ce qui fait aujourd'hui le lien de filiation. Devient-on parent au terme d'un processus biologique ou par choix personnel? L'un et l'autre, semble-t-il. Or les nouvelles modalités de procréation imposent décidément de séparer les deux phases,

en insistant sur la seconde. Les juristes hexagonaux se trouvent du coup devant un beau casse-tête: quelle place l'état civil va-t-il réserver au parent non biologique dans les couples de même sexe?

UNE FICTION MISE À MAL

Leurs équivalents hétérosexuels, qui ont recours à la PMA avec don de sperme anonyme, peuvent bien faire comme si de rien n'était. La présence de parents du même sexe met à mal cette fiction, puisqu'elle rend visible la tierce personne jusqu'ici cachée. Elle impose ainsi d'inventer un statut qui ne soit pas celui d'un lien de parenté au rabais.

Le législateur français a le souci légitime de ne pas faire de différence hiérarchique entre les deux mères.

«Inquiète parfois quand elle ne trouve pas sur le catalogue ce qu'elle cherche... n'osant pas demander aux autres si eux aussi... ils pourraient la regarder d'un air soudain attentif, surpris... ne serait-ce pas classé ailleurs, dans un tout autre registre, sous la rubrique Déviations. Anomalies? (...)»

(N. SARRAUTE, «L'USAGE DE LA PAROLE», GALLIMARD, 1980)

L'ENFER CONJUGAL

La Frantumaglia, censé apaiser les lecteurs avec quelques éléments de biographie.

Les regards se tournent vers le Napolitain Domenico Starnone dès 2005 quand un journaliste de *La Stampa* pointe des similitudes troublantes entre son roman *Via Genito* et *L'Amour harcelant* d'Elena Ferrante: décors, personnages, intrigues, même recours aux expressions napolitaines. Dès lors, les critiques italiens se divisent en plusieurs camps selon les hypothèses privilégiées: derrière Elena Ferrante se cache un écrivain littéraire qui porte un masque pour écrire une grande saga populaire, Domenico Starnone; ou alors il s'agit d'Anita Raja, l'épouse de Domenico Starnone, traductrice de l'allemand qui pourrait vouloir fuir toute notoriété et qui travaille pour les Editions E/O où sont édités les livres de Ferrante; ou encore, il s'agirait du couple Anita Raja-Domenico Starnone qui aurait écrit la saga à quatre mains (2000 pages en quatre ans), se répartissant les tâches comme pour une série télévisée.

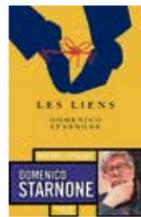
MYSTIFICATION LITTÉRAIRE OU PERSONNE RÉELLE?

En 2016, tandis que le succès de *L'Amie prodigieuse* est devenu mondial grâce à l'engouement des lecteurs américains, un journaliste indépendant italien, Claudio Gatti, basé aux Etats-Unis, crée le malaise en appliquant au monde littéraire les méthodes d'investigation qu'il utilise habituellement pour ses enquêtes politico-financières: étudiant les comptes de la maison d'édition d'Elena Ferrante, il s'aperçoit qu'Anita Raja a vu ses revenus augmenter de façon régulière et spectaculaire depuis 2011, année de parution du premier tome de la saga. La rumeur qui désignait la traductrice depuis plusieurs années est d'un coup lestée par un indice de poids. L'intéressée reste muette.

La même année, une start-up valaisanne, OrphAnalytics, spécialisée dans les analyses par algorithmes, passe au crible les textes de Ferrante, de Starnone et de toute une série d'auteurs italiens susceptibles de se cacher sous le pseudonyme. Étudiés ainsi à la loupe, les textes d'Elena Ferrante se distinguent en deux groupes: les trois premiers livres auraient été écrits par un auteur et la tétralogie de *L'Amie prodigieuse* par un autre. Ou alors on serait en présence d'un même auteur capable de modifier en profondeur sa façon d'écrire, vraisemblablement, au vu des mêmes analyses, Domenico Starnone. Un groupe de chercheurs internationaux en stylométrie (l'analyse du style, à la croisée de la linguistique et des statistiques), réuni en colloque par l'Université de Pise en 2017, est arrivé au même résultat.

Avec les années, le mystère se fait vertige quand on sait qu'Elena Ferrante, si elle refuse les interviews en personne, accepte les conversations par e-mail et qu'elle y dessine une vie, un caractère, des ambitions. Mystification littéraire ou personne réelle, homme ou femme, ou les deux? Un couple d'auteurs, voire un collectif?

Pour *Les Echos*, si jeu littéraire il y a, le couple et la maison d'édition seraient aujourd'hui coincés notamment par le fan-club américain d'Elena Ferrante, de Jonathan Franzen à Hillary Clinton. Outre-Atlantique, les entourloupes littéraires à la Romain Gary sont moyennement appréciées. En attendant, Elena Ferrante continue d'écrire. Un nouveau roman est prévu pour le 7 novembre en Italie. ■



Genre | Roman
Auteur | Domenico Starnone
Titre | Les Liens
Traduction | De l'italien par Dominico Vittoz
Editeur | Fayard
Pages | 178

Repubblica, y a trouvé des ressemblances frappantes avec le deuxième roman signé du pseudonyme Elena Ferrante, masque d'une auteure (ou d'un auteur) qui refuse toujours de donner son vrai nom et de montrer son visage, *Les Jours de mon abandon*. Au point que, devant le romancier, la journaliste s'écrie: «C'est soit l'un soit l'autre, cher Domenico Starnone. Soit vous avez décidé avec ce roman de mettre bas le masque et de révéler ce que vous êtes derrière la figure fantasmagorique d'Elena Ferrante. Soit vous aimez flirter avec ce mystère littéraire et vous l'entretenez.» Dans ses réponses, argumentées, le romancier réfute, encore et encore, et joue en même temps...

Il faut se rappeler que le mystère en question a commencé à intriguer les lecteurs italiens en 1992 déjà avec la parution du tout premier roman signé Elena Ferrante, *L'Amour harcelant*, un succès immédiat rapidement adapté en film. Suit, en 2002, *Les Jours de mon abandon*, plus grand succès encore, adapté au cinéma également. Puis un recueil de textes, en 2003,

!

Pour ce faire, il se propose d'établir un lien de parenté par «déclaration anticipée de volonté» ou «par reconnaissance anticipée», où les deux conjoints ont parts égales. La notion de «mère» s'en trouvera-t-elle transformée?

Mais qu'est-ce qui se dissimule derrière des mots aussi simples en apparence que «mère» et «père»? Partons, pour y répondre, des expériences menées par Nathalie Sarraute dans *L'Usage de la parole* (1980): saisir au vol une expression anodine, et suivre les méandres qu'elle trace au plus profond de l'expérience humaine, là où le regard n'arrive pas de lui-même.

Une phrase quelconque, entendue par hasard dans un restaurant, peut ainsi servir de révélateur à la com-

plexité insoupçonnée que masque le terme de «famille»: «Si tu continues, ton père va préférer ta sœur.» C'est une mère qui s'adresse à son petit garçon. On ne saura rien d'autre de leurs relations réelles. Mais ces pauvres expressions, «ton père» et «ta sœur», coupées du contexte biographique qui leur donnerait des visages, révèlent en retour la charge impersonnelle qui s'imisce, à travers le langage courant, au cœur des rapports affectifs. Avec eux, on est expulsé brutalement hors de la sphère du vécu intime pour se retrouver ailleurs, dans un espace neutre où les liens sont définis a priori et une fois pour toutes.

Cet ordre des familles, c'est ici la mère qui l'impose péremptoirement, toute à son désir de confor-

misme rassurant. Mais en grattant un peu, on découvrirait sans doute que derrière cette hâte à se fondre dans une identité préétablie – celle de la femme, puis de la mère – il y a une insécurité secrète, une peur de s'aventurer au-delà. Est-ce alors par un retour de cette même peur que la mère s'interroge sur la manière dont elle a rempli son rôle?

ÉQUILIBRE DES IDENTITÉS

Absente du portrait de famille qui jaillit spontanément de sa phrase, elle apparaît pourtant comme l'organisatrice et la garante de ce délicat équilibre des identités. Celle qui a fixé la place de chacun, selon les exigences ancestrales, et qui pour cela a dû s'extraire du groupe et se mettre en retrait, incarnant cette loi

extérieure qui oblige l'enfant à s'éloigner d'elle et à se couler dans les règles collectives.

Mais a-t-elle ainsi trahi sa «nature» de mère ou au contraire lui a-t-elle été plus que jamais fidèle? Le doute s'insinue: aurait-elle par hasard fait subir à son fils une violence qu'elle s'était crue obligée autrefois de s'infliger à elle-même, en se pliant à ces diktats qui prétendent savoir ce que sont une «mère» ou un «fils»? Les nouvelles règles de filiation vont-elles permettre de trancher, ou font-elles seulement aller un peu plus loin dans un questionnement qui attend encore sa réponse? ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

LES TRENTE GLORIEUSES VUES PAR JÉRÔME MEIZOZ

PAR JULIEN BURRI

Avec son regard à la fois littéraire et social, l'écrivain retrace l'irruption du monde moderne dans son Valais natal, dès les années 1960

Il y a d'un côté les superstitions d'un Valais presque médiéval, lourd, hanté par la peur du malheur et des maladies, un Valais obscur mais si humain. De l'autre, il y a la «vie moderne» des trente glorieuses, censées amener le bonheur pour tous, une modernité forcément positive, triomphante, à laquelle tout doit se plier. Les supermarchés, les autoroutes, la croissance... C'est la violence de cette «immense fiction» du progrès, héritée du XIXe siècle, que Jérôme Meizoz s'attache à décrire, et à laquelle il oppose un récit à hauteur d'homme. «J'ai aimé ce progrès, de tout mon cœur de gosse, sans en connaître le contenu. Plus tard, m'est apparue sa face destructrice.» Destructrice des liens sociaux, des liens avec la nature, le temps, les saisons, les choses et les bêtes.

Malgré son sous-titre de «roman», ce livre s'apparente plutôt à une collection de chroniques, à un kaléidoscope. L'écrivain excelle dans les détails, les interstices, les bris épars, les échos de la grande histoire dans nos vies; le récit romanesque en revanche lui réussit moins. C'est parfois à grands traits qu'il brosse la «modernité», quitte à la survoler, donnant l'impression d'une compilation et boussculant peu les clichés: voici l'Expo nationale de



Genre | Récit
Auteur | Jérôme Meizoz
Titre | Absolument modernes!
Editeur | Zoé
Pages | 155

1964, l'énergie nucléaire, une chorégraphie de Claude François et les cours d'aérobic de Jane Fonda... Ses digressions didactiques (l'exploitation animale et la chasse à la baleine) ou ses caricatures potaches («l'Entrepreneur-empereur» valaisan, fondateur de stades et de supermarchés, suivez mon regard), paraissent manquer de profondeur.

C'est lorsqu'il rattache ces changements à sa propre expérience, lorsqu'il «fait image», qu'il est efficace: «Après la disparition de maman, on s'est mis à manger des surgelés. A la cave, ronronne désormais un congélateur empli de barquettes en plastique.»

CUEILLIR LES HISTOIRES

Comme souvent dans les livres de Jérôme Meizoz, ce sont les aînés, perdus dans cette «modernité» qui les refoule, qui sont les plus intéressants, les plus humains. La grand-mère, par exemple. «Grand-mère n'y comprend plus rien, à ce monde. Elle s'inquiète parce que les fruits pourrissent par terre. Elle veut m'apprendre à ramasser les petites baies, toutes, sans exception. Les gens ne cueillent plus. Ils plantent des arbres d'ornement.» L'auteur, lui, cueille et recueille les histoires, les traces du quotidien.

Si *Les Années*, d'Annie Ernaux, un de ses modèles, touchait autant, c'est parce que l'évolution de la société, des mœurs, des usages et des technologies était abordée dans ce livre du point de vue incarné de l'écrivain. On ne ressent pas ici la puissance d'un même point de vue, comme si Jérôme Meizoz peinait à prendre sa place, préférant chroniquer de l'extérieur, d'en haut, ou avec un décalage humoristique.

Pourtant, tout est là, dans ces vignettes merveilleuses de concision et de densité humaine qui permettent d'exprimer sans rien expliquer. C'est le père, âgé, qui fait des mots croisés. C'est l'histoire du cultivateur Joseph et de son cheval Bijou. C'est la description de la neige... Ces passages vertigineux de simplicité parviennent à faire ressentir le temps et la perte parce qu'ils sont romanesques et poétiques. ■

Rencontre avec Jérôme Meizoz au Festival du livre suisse, Les Arsenaux, à Sion, sa 21 septembre à 11h. Festivaldulivresuisse.ch

PUBLICITÉ

CHÂTEAU GRUYÈRES

06.07. – 20.10.19

DAVID GAGNEBIN-DE BONS

Index du fantographe

chateau-gruyeres.ch

LOTTERIE ROMANDE